

CRITIQUE, festival. 77e FESTIVAL D'AVIGNON, Cours d'Honneur du Palais des Papes, le 18 juillet 2023. « The Romeo » par Trajal HARRELL

Comme temps fort de ce 77ème Festival d'Avignon, la Cour d'honneur du Palais des Papes accueille le nouveau spectacle du chorégraphe américain Trajal Harrell, une création d'une beauté saisissante : *The Romeo*. Loin d'être une simple adaptation du mythe shakespearien, la pièce s'est révélée être une réflexion poétique et dansée sur l'universel, transcendée par l'immensité du lieu et une énergie collective contagieuse.

Au début du spectacle, les quinze interprètes du *Schauspielhaus Zürich Dance Ensemble* (que le chorégraphe co-dirige) accueillent le public sur le plateau, brisant d'emblée la frontière entre la scène et la salle, instaurant une forte complicité. Ce qui s'ensuit est un songe éveillé, une danse que Trajal Harrell imagine comme un rituel ancien, un langage commun transmis de génération en génération. On cherche en vain le jeune Montaigu de la tragédie ; ici, « Roméo » est un concept, un état d'âme, une invitation à un voyage hors du temps. Le chorégraphe tisse une mythologie personnelle où passé, présent et futur se télescopent dans une harmonie parfaite.



La performance est un véritable feu d'artifice esthétique. Sur un *catwalk* d'exception qu'est la scène de la **Cour d'honneur du Palais des Papes**, les danseurs défilent, virevoltent et se transforment. Vêtus d'abord de noir dans une procession quasi-monacale, ils réapparaissent ensuite dans une explosion de costumes bigarrés, de tissus précieux et d'accessoires extravagants. Chaque apparition est un tableau vivant, un hommage à la mode, à l'histoire de l'art et à la diversité des corps. Les mouvements, d'une fluidité enivrante, sont un hybride subtil et génial : on y reconnaît l'ondulation du *voguing*, la grâce antique d'Isadora Duncan, la lenteur du *butô* japonais, et l'énergie brute de danses folkloriques. Cette fusion de styles, loin d'être un *patchwork*, crée un vocabulaire chorégraphique d'une richesse inouïe, porté par une playlist aussi éclectique que les costumes, mêlant avec audace Satie, Maria Callas, et des rythmes *funk*.



Mais *The Romeo* est aussi un spectacle d'une force émotionnelle rare. La joie et la célébration des tableaux féériques laissent peu à peu place à une méditation plus sombre et poignante. Les danses se font plus saccadées, les corps se tordent, les visages grimaçant évoquent la douleur et la résilience. La dernière partie, véritable rituel funèbre, voit les danseurs se dépouiller de leurs atours flamboyants pour ne plus faire qu'un avec l'obscurité, devenant des fantômes, des survivants traversant les âges. Ce spectacle est une invitation vibrante à célébrer la vie et la beauté dans un monde chaotique. Trajal Harrell signe là une œuvre magistrale, un moment d'humanité et de grâce pure qui a su, comme rarement, faire vibrer les vieilles pierres du Palais des Papes !

CRITIQUE, festival. 77ème FESTIVAL D'AVIGNON, Cours d'Honneur du Palais des Papes, le 18 juillet 2023. « The Romeo » par Trajal HARRELL. Crédit photographique (c) Christophe Raynaud de

CRITIQUE, festival. 75e FESTIVAL D'AVIGNON, Cours d'Honneur du Palais des Papes, le 21 juillet 2021. « Sonoma » par Marcos MORAU

Le 75e Festival d'Avignon a abrité, en ce 21 juillet, une soirée de grâce, dans la sublime Cour d'honneur du Palais des Papes. Sous une pleine lune complice, le chorégraphe espagnol Marcos Morau a offert avec *Sonoma* une expérience spectaculaire qui restera comme l'un des grands moments de cette nouvelle édition de la manifestation provençale. Le public, venu en ombre et debout, a ovationné longtemps ces neuf danseuses venues de Barcelone avec le collectif *La Veronal*.

Surgies de l'obscurité comme des figurines échappées d'une mystérieuse boîte à musique, les interprètes glissent sur le plateau, leurs longues jupes frôlant le sol, leurs corps

désarticulés évoluant avec une précision fascinante. Leur gestuelle, à la fois héritée du folklore aragonais et résolument contemporaine, convoque l'ombre tutélaire de Luis Buñuel, dont Morau revendique haut et fort l'inspiration.

Le titre *Sonoma*, néologisme forgé par le chorégraphe, mêle le grec *soma* (le corps) et le latin *sonum* (le son) : tout un programme ! Car ici, le corps devient langage et la voix se fait matière. Les neuf interprètes ne se contentent pas de danser : elles psalmodient des *Béatitudes* revisitées, poussent des cris primitifs, halètent, soufflent. Leurs corps sont des tambours, leurs voix sont des percussions. La musique de **Juan Cristobal Saavedra** tisse un dialogue envoûtant entre traditions espagnoles et sons électroniques, sur lequel flotte, comme une élégante virgule, une citation du *Prélude à l'après-midi d'un faune* de Debussy.



La scénographie, sobre mais d'une efficacité redoutable,

magnifie ce dialogue entre archaïsme et modernité. Au centre du plateau, une imposante croix de bois échouée comme une épave, que les danseuses enserrant de leurs cordages. Plus tard, des ombres géantes dansent sur les hauts murs du Palais, un incendie virtuel embrase une fenêtre, des jeux de lumières créent des tableaux d'une beauté saisissante. La palette en noir et blanc des costumes de **Silvia Delagneau**, tantôt robes de poupées traditionnelles, tantôt tenues virginales aux coupes impeccables, constitue l'un des ravissements visuels de la pièce.

Mais *Sonoma* est aussi un spectacle d'une incroyable violence douce, une célébration de la résistance féminine. Ces neuf femmes, tour à tour poupées mécaniques, sorcières, guerrières ou jeunes filles en fleurs, déploient une énergie viscérale, une puissance animale qui subjugué. Leurs corps se tordent, se fractionnent, se répondent dans une chorégraphie millimétrée qui n'exclut ni l'émotion ni l'humour, comme en témoignent ces deux vieilles femmes aux grosses têtes de papier mâché ou cet inquiétant géant sans tête perdu sur le plateau. La dernière séquence, cathartique, restera gravée dans les mémoires : face au public, armées de grands tambours, les neuf danseuses martèlent un rythme effréné. Un cri puissant, primal, libérateur. Un appel à la vie qui résonne longtemps après que le rideau est tombé.

Avec *Sonoma*, Marcos Morau nous ensorcelle et nous emporte. Dans le décor grandiose de la Cour d'honneur, sa danse, fragile et puissante à la fois, a trouvé un écrin à sa démesure. Un moment de pur bonheur chorégraphique qui confirme le chorégraphe espagnol comme l'une des voix les plus singulières et les plus vibrantes de la danse contemporaine.



**CRITIQUE, festival. 75ème FESTIVAL D'AVIGNON, Cours d'Honneur
du Palais des Papes, le 21 juillet 2021. « Sonoma » par Marcos
MORAU. Crédit photographique (c) Christophe Raynaud de Lage**